

LA TERREUR A ROULETTES

C'était un grand poster blanc au milieu du mur, presque une affiche, quelque chose de solennel et d'imposant, sobre, de bon goût, ça va de soi, l'espace en grande partie occupé par le visage souriant d'un gamin, d'un adolescent, d'un jeune homme disons, l'air un peu niais, soyons francs, un sourire forcé, des yeux de caniche malade et des cheveux brillants enduits de gel bon marché, un enfant quasiment, avec un je ne sais quoi qui mettait mal à l'aise. Encadrant le portrait, un blaze et une blague : « Grégory Lemarchal, La voix d'un ange ».

— C'est quoi, cette merde ? gueula Fred avec un étonnement légitime.

— Ben, c'est notre nouvelle cible, se justifia Jo qui venait de scotcher difficilement le poster avec sa main restante en se levant sur sa jambe unique.

— J' préfère ça. Jean-Gilles, les fléchettes.

En regardant avec tendresse les trois nazebroques handicapés, tous prisonniers d'un pitoyable demi-corps métallique de substitution à roulettes, viser innocemment l'œil bêta et la bouche ouverte du seul chanteur honnête de ces dix dernières années — on nous avait vendu un crevard, il avait bien fini par crever —, qui par le seul pouvoir de ses chansons à chier était parvenu à faire apprécier la mucoviscidose aux mélomanes, comment aurait-on pu imaginer qu'en six mois à peine ces trois mêmes raclures de chiotte allaient parvenir à provoquer ni plus ni moins que la Troisième Guerre Mondiale ?

Ça paraît dur à croire, avouez-le. C'est pourtant la stricte vérité.

Le lendemain, les trois amis étaient au même endroit, comme tous les jours, dans leur Q.G. d'handicapés moteurs qui n'était autre que la cave des parents de Fred, fonctionnelle puisque pourvue d'un pratique monte-charge, jadis utilisé par l'ancien propriétaire des lieux pour transporter des carcasses de bœufs dans sa chambre froide personnelle — il était boucher à domicile à mi-temps — puis des cadavres de travelos lorsqu'il changea de branche socioprofessionnelle pour s'adonner aux joies simples du meurtre en série. C'était leur repère, leur antre, le petit coin de liberté humide des sans-jambes : dépassant tout juste la vingtaine, au chômage, sans autre ambition que celle de vomir sur ceux qui avaient des jambes et un travail, les trois compères faisaient montre d'une rare communion de pensée lorsqu'il s'agissait de médire d'autrui.

Tenu pour être le chef de la bande et connu partout ailleurs comme le loup blanc, Fred était petit, brun précocement dégarni, hargneux, moqueur, cynique et assis toute la journée sur

son fauteuil high-tech en fibre de carbone — il s'en servait pour faire des courses dans les descentes —, payé grâce aux dommages et intérêts versés par la clinique de la Mouillette qui l'avait par mégarde amputé des deux pattes arrières un jour d'égarement alors qu'il venait se faire opérer des amygdales à l'âge de six ans. Moche histoire. Il avait chialé à tire-larigot au procès pour leur faire cracher le plus d'oseille possible ; ç'avait bien marché. Fred vivait depuis sur son handicap, pépère, comme un coq en pattes chez ses parents qui s'occupaient de lui en le prenant pour un innocent mutilé de guerre. Il attendait tranquillement leur mort pour récupérer la baraque ; ayant calculé qu'il en avait pour douze ans à vivre de cette manière avec le fric à sa disposition, il prévoyait de continuer comme ça jusqu'à l'âge de trente-cinq ans environ avant de se foutre en l'air. Et d'ici là, il ne comptait pas vraiment se bouger le cul.

Jo, alias Joseph, un juif portugais qu'il connaissait depuis ses cinq ans, avait lui aussi eu maille à partir avec le handicap. Il avait eu le bras et la jambe gauches tranchés net dès ses onze ans, alors qu'il travaillait avec son père Pedro sur un chantier au black : en exécutant une manip toute bête, il s'était auto-mutilé involontairement en perdant le contrôle de la scie-sauteuse paternelle bloquée sur vitesse 4 — et, effectivement, il s'était retrouvé tronçonné en quatrième vitesse. Moche histoire. Il avait essayé depuis toutes sortes de prothèses, en mousse, en fibre de verre, en PVC, en alu, en papier-bulle ou en bois d'acajou, mais rien ne convenait. Incapable de se déplacer avec des béquilles, puisqu'il lui manquait un bras, il s'était retrouvé à son tour sur un fauteuil roulant à contempler le côté gauche vide de ses pulls et de ses pantalons, sa nouvelle condition le rapprochant sans nul doute de Fred, mais mettant un coup d'arrêt définitif à ses progrès en natation. Grand, élancé, le crâne ovale, barbu et poilu comme un blaireau des montagnes, il dissimulait sa haine de la vie en général et de la sienne en particulier en occupant ses journées par de menues réparations — transistors, ordinateurs, plomberie, moteurs de scooters, montres waterproof —, au black toujours, que ses « clients », des voisins le plus souvent, rémunéraient généreusement en ayant l'impression de faire un don à Handicap International.

Quant à Jean-Gilles, le plus jeune des trois, ils l'avaient rencontré l'année dernière au P.A.T. du coin, le Programme d'Aide pour les Tétraplégiques : très vite, il s'était distingué aux yeux des deux bougres par sa capacité à dire sérieusement n'importe quoi — il affirma un jour avoir été garde-forestier stagiaire en Pologne, un autre être le fils d'Adamo, justifiant la perte de ses jambes tantôt par un combat avec une ourse en rut, tantôt par les pulsions morbides du chanteur —, et par son aptitude à se foutre sans vergogne de la gueule des autres handicapés. En réalité, l'atrophie musculaire progressive de ses jambes était due à une

maladie dégénérative rarissime, dite maladie de Paul-Loup Sulitzer, qui avait vu ses muscles inférieurs se ratatiner, se friper, s'assécher, se racornir, se rabougrir, se rapetasser même, de telle sorte que ses jambes ressemblaient aujourd'hui à des bouts de nouilles asiatiques trop cuites. Moche histoire. Tous les soins nécessaires lui étaient cependant prodigués, entièrement pris en charge par son père, l'influent député du Val-de-Marne Sigismond Carouble, connu dans les milieux autorisés et interlopes pour être philologue et zoophile à la fois, ce qui n'était pas rien, le vieil énarque chérissant plus que tout son fils unique, la chair de sa chair qui s'étiolait peu à peu tel un vieux morceau de soja. Rouquin, avec une petite moustache, des tee-shirts trop grands et une bizarre façon de se tenir sur son fauteuil motorisé en raison d'un début de scoliose, Jean-Gilles, martyr du Téléthon pour ses proches, était en vérité une saleté belliqueuse dont la seule satisfaction consistait à pourrir insidieusement la vie des gens qui l'entouraient en empoisonnant des caniches, maltraitant des marmots et en poussant au suicide des handicapés sévères en leur expliquant plan à l'appui comment se pendre sans jambes et d'une seule main.

Vous l'aurez compris, il n'y avait rien à attendre de la part de ces trois gourgnaflers sans respect pour la personne humaine, et le fait qu'ils puissent agir à leur guise sans autre punition que celle de leur pitoyable condition physique avait évidemment quelque chose d'atrocement amoral. Rassurez-vous néanmoins : comme toujours, la morale allait triompher.

Le lendemain, donc — nous étions le mercredi 3 septembre 2008 —, la vie merdique de ces trois clowns montés sur roues allait basculer. En moins d'une heure, par un concours de circonstances tout à fait admirable s'il n'en était pas si violemment cruel, la Chambre de Révision Correctionnelle interjeta après dix-sept ans d'instruction, de renvois divers et de demandes de pourvoi en cassation la décision de la Cour d'Appel du Val-de-Marne en faveur de la clinique de la Mouillette, l'Inspection Générale du Travail tomba sur le râble de Jo pour ses activités au black, sans doute dénoncé par Mario Gomez, son beau-frère marié à sa sœur Conchita qui ne pouvait pas le blairer, et Sigismond Carouble fut inculpé pour proxénétisme aggravé sur phacochères en bas âge. Fred devait rembourser dix millions d'euros à la clinique qui l'avait cisailé, Jo allait finir en taule et Jean-Gilles n'aurait bientôt plus un rond pour payer ses deux litres de Coca et d'antalgiques quotidiens.

La suite était malheureusement cousue de fil blanc. Fred dut s'endetter sur cinquante ans afin de rembourser la clinique et ses parents vendirent la maison pour l'aider ; en voulant refaire le sous-sol selon « Comment aménager sa cave en chambre », le dépliant informatif conseillé par tous les bricoleurs autrichiens, les nouveaux propriétaires découvrirent des restes de travelos coulés dans le béton. En dépit des objurgations de Gérard et Phlyctène, les parents

de Fred, la justice resta coite et ils se retrouvèrent emprisonnés à perpétuité pour une quinzaine d'homicides qu'ils n'avaient pas commis. Fred était à la rue et sans le sou. Pedro, le père charpentier de Jo, avait également été dénoncé par le père de Mario Gomez, Raoul, qui pouvait pas le blairer lui non plus. Le fisc lui réclamait une somme mirobolante ; il vendit un rein pour rembourser. L'opération tourna mal. Le chirurgien partit discrétos pour le Mozambique. Pedro fut incarcéré pour « complicité de trafic d'organes » ; il prit huit ans ferme en appel. Jo était en cavale et sans le sou. Le couperet de la justice venait de tomber sur la face perverse de Sigismond Carouble, c'en était fini de ses activités illicites en milieu forestier. On l'enferma à Fleury-Mérogis pour vingt années incompressibles. Les marcassins pouvaient dormir tranquilles. Le nom des Carouble était à jamais sali et Jean-Gilles rejeté de tous, incapable de payer ses médocs. Il était dans la merde et sans le sou.

En clair, les trois compères étaient seuls, sans autre thune que les six cent vingt-huit euros de leur Allocation Adulte Handicapé et livrés à eux-mêmes dans les rues hostiles de Joinville. Il fallait que ça cesse. Ils devaient trouver une solution. Ils commencèrent par claquer tout leur pognon pour se saouler à la bière de houblon, puis après quelques heures de beuverie mélancolique, s'entassèrent à la nuit tombée sous un pont en bord de Marne pour lutter contre la chute des températures. Il fallait faire quelque chose au plus vite pour remédier à leur situation. Les idées fusèrent. Il y eut des fulgurances et des vomissements. Avant de s'endormir à trois dans une poubelle pour se tenir chaud, un dessein innommable naquit par l'émulation éthylique de leurs trois esprits malsains torturés par un corps communément chétif. Ce fut un projet collectif. Fred parla de se venger ; Jo proposa de fabriquer quelque chose ; Jean-Gilles évoqua tout de go l'action terroriste internationale.

Le lendemain, l'opération « Tempête du désert à Joinville » était lancée.

Pendant que Fred établissait la logistique, la stratégie et le déroulement chronométré des évènements, Jo affûtait ses HB/2B pour réaliser les croquis préparatoires à leur ambitieux projet et Jean-Gilles, jouant sur sa maladie, son teint hâve, la réputation de son père — ou ce qu'il en restait — et son talent inné pour la manipulation mentale, se procurait le matériel adéquat en soudoyant un pharmacien, une responsable des ventes chez Castorama, un manchot qui faisait les trois-huit dans une usine de poupées gonflables, un détaillant en fauteuil roulant et le père Leroux, jardinier à ses heures qui conservait d'importantes quantités de désherbants, d'herbicides et autres produits toxiques dans son cabanon.

En à peine une semaine, tout était prêt : réunis dans un squat du quartier chinois de la ville où ils partageaient un deux-pièces délabré avec des Sénégalais sans papiers, des putes philippines aveugles et des pilleurs de tombes, les trois sagouins peaufinaient les derniers

détails de leur plan machiavélique destiné à éradiquer de la surface de la terre les honteuses fripouilles qui les avaient menés à partager un deux-pièces délabré avec des Sénégalais sans papiers, des putes philippines aveugles et des pilleurs de tombes.

Reprenant le jargon cycliste utilisé chaque année par les tanches de France 2 pour le Tour de France, Fred fut désigné responsable de la Moto 1 et Jean-Gilles de la Moto 2, alors que Jo, localisé dans le squat où les Sénégalais se faisaient plumer au bonneteau par des Maliens, supervisait l'ensemble des opérations via un téléphone portable volé, après avoir synchronisé les montres de ses affidés à la sienne. Suite à un brainstorming sous haschich, des noms de code avaient été choisis, au cas où la police tenteraient de capter leurs appels : Fred serait « Castor Junior », Jean-Gilles « Taupe aztèque » et Jo « Tête d'œuf ». Tout était ok. A quinze heures quatre, heure de Joinville, l'opération « Tempête du désert » commença.

Fred conduisait la Moto 1 très prudemment, direction sud-sud-est, alors que Jean-Gilles acheminait la Moto 2 direction nord-nord-ouest à allure raisonnable ; d'après Jo, qui avait conçu les deux appareils similaires qu'ils transportaient et armés les dispositifs au moment du départ, il leur fallait effectuer le trajet en moins de vingt-cinq minutes sans jamais dépasser les huit kilomètres/heure. Cela paraissait faisable, d'autant qu'ils n'étaient pas en moto mais tractaient chacun un second fauteuil roulant occupé par une poupée gonflable aux seins énormes dissimulée par un plaid de grand-mère, qui appartenait d'ailleurs à la grand-mère de Jean-Gilles, Irma Carouble, une dompteuse de crevettes originaire de Serbie qui avait jadis épousé Eugène Carouble au moment même où celui-ci ouvrait sa deuxième usine de compléments capillaires en poils de yacks de Mongolie. Fred n'était pas rassuré : le moindre contre-temps pouvait signer l'échec de l'opération et leur arrêt de mort.

A quinze heures vingt précises, le téléphone de Jean-Gilles vibra alors qu'il conduisait avec doigté son fauteuil motorisé sans tarder dans les allées ensoleillées qui jouxtaient le mausolée abandonné de René Loquet¹ ombragé de peupliers :

— Tête d'œuf pour Taupe aztèque, je répète Tête d'œuf pour Taupe aztèque, ici

— Oui, c'est bon, j'ai compris, qu'est-ce qui y a ?

— Castor Junior est injoignable, je répète, Castor Junior ne répond pas, le castor a construit un barrage, je répète, le

— C'est quoi ces conneries, Jo ?!

¹ Poète fétichiste parisien des années trente qui ne rédigeait ses œuvres bouleversantes qu'à l'encre de Chine sur le dos de danseuses du Moulin Rouge entre minuit et une heure du mat' les jours fériés, ce qui explique sa faible production littéraire et le peu de traces que l'on en a conservé.

— Vous vous trompez, Taupe aztèque, ici Tête d’œuf, je ne connais personne qui répond au nom de Jo, certainement pas, ici Tête d’œuf, à vous Taupe aztèque.

— Putain, tu te fous de moi ou quoi, on n’a pas que ça à branler, déjà que c’est à nous de nous trimballer tes putains d’explosifs ! hurla Jean-Gilles en pleine rue Jean Jaurès, sans même faire lever les yeux des jeunes à capuche regardant leurs pieds de peur de maculer leurs Nike payées avec l’argent de la drogue et de la prostitution en marchant dans les fourbes déjections fibreuses des poissons panés à poils qui, dès après Derrick et avant Les Chiffres et les Lettres, sortaient leurs vieux à pantoufles pour aller les faire pisser.

— Le colis est chargé, Taupe aztèque, je répète, le colis est chargé, mais celui de Castor Junior est tombé à l’eau, le castor se noie, je répète, le castor se

— Arrête ça ! Qu’est-ce tu veux dire à la fin ?

— J’arrive pas à joindre Fred, je crois qu’il a un problème, il est retardé.

— C’est de naissance, ducon, là c’est moi que tu retardes ! Tant pis pour lui, qu’il se fasse exploser la gueule si ça lui chante !

Jean-Gilles raccrocha violemment, accélérant l’allure avec parcimonie : à quinze heures vingt-quatre, il était arrivé sur les lieux de la seconde cible de leur opération, baptisée Target Two. Taupe Aztèque plaça la Moto 2 à l’endroit convenu, contacta Tête d’œuf et décrocha¹. Tête d’œuf constata le retard prit par la Moto 1. Target One était encore loin. Castor Junior était hors-jeu². Le castor était off-side. Au même moment, Fred cherchait tant bien que mal à se sortir d’une situation embarrassante.

Tout avait commencé quelques minutes plus tôt, alors qu’il pérégrinait placidement dans les rues de la vieille ville en tirant la Moto 1 — le fauteuil roulant avec la poupée gonflable, suivez, nom de Dieu —, quand il tomba sur son ex Anne-So au détour d’une venelle. Il l’avait rencontré au P.A.T., le Programme d’Aide pour les Tétraplégiques — il y allait uniquement pour draguer —, où il avait su se faire prendre en pitié en chargeant la mule un max sur sa douleur et son chagrin intégral pour coucher avec elle en un temps record. Il avait coupé les ponts à regret six mois auparavant, lorsqu’elle s’était mise à lui montrer des layettes rosâtres dans une vitrine en racontant n’importe quoi — handicapé ou pas, tout homme sain d’esprit savait que quand on en venait à ce genre de discussion, c’était le moment de plier les gaules. Elle était comme dans ses souvenirs, mignonne et guindée, avec un foulard mauve et un bracelet fantaisie ; mais elle était aussi affublée d’un grand dadais hirsute et mou

¹ Se barra, dans le langage des trouduc en uniforme.

² A la rue, dans le langage des trouduc en short.

du genou portant un maillot de Tony Parker qui, sans raison connue, avait décidé de s'enlaidir d'un bouc et d'un piercing à l'arcade. A tous les coups ce mec avait déjà écouté un album de Kyo en entier et lu une daube de Bernard Werber. Le ringard. Anne-So reconnut immédiatement son ancien boyfriend. Un rien jaloux, Fred engagea la conversation sur les chapeaux de roue en désignant l'étranger d'un signe de tête.

— Il a pas l'air vif, ton mongolien, il doit prendre des cachets ou un truc comme ça ?

— Il est pas mongolien, c'est Patrice, mon copain.

— Ah bon, j'croisais que c'était un trisomique que tu promenais pour ton association.

Sinon ça va toi ?

— Ben super bien, en fait, là j'suis avec Patrice et

— Tu fais plus dans l'humanitaire ?

— Si, si, un week-end sur deux, en fait. Je vais toujours au P.A.T., ben c'est là qu'j'ai rencontré Patrice d'ailleurs, hein, P.A.T., Patrice, c'est marrant, non ?

— Désopilant. J'avais raison alors, j'me disais bien qu'il avait une tronche d'anomalie génétique.

— Mais non, il est bénévole comme moi, fit Anne-So l'air gêné.

— C'est contre les maladies orphelines, rajouta Patrice sans relever l'attaque.

— Ah ouais, c'est marrant, ça, moi je suis plutôt pour, renchérit Fred qui s'éternisait à son insu dans la conversation pour se foutre de la gueule de cet abruti. Et je m'investis d'ailleurs, je finance des labos clandestins, je fais ingérer des pesticides à des femmes enceintes et de l'amiante aux nourrissons, ce genre de trucs, quoi.

— Ah. C'est bizarre comme occupation.

— Comme tu dis, Patrice. J'ai été ravi de faire ta connaissance mais là je suis un peu pressé

— Tu me présentes pas ta copine ? fit Anne-So, un rien jalouse, en désignant le second fauteuil roulant remorqué par Fred dans lequel on distinguait une masse recouverte d'un plaid d'où émergeait une longue chevelure blonde.

— Non, non, c'est pas ma copine, c'est ma, comment, ma voisine, Patricia, elle va accoucher mais elle a pas de voiture, alors je la conduis à l'hôpital pour

— C'est pas par-là, l'hôpital, fit remarquer Patrice à juste titre.

— Oui, exact, bien vu Patrice, mais c'est parce que là je l'amène chez son copain, comment, Patrick, voilà, son copain Patrick qui a une voiture parce qu'il est curé itinérant.

— Son copain est curé ? s'étonna Anne-Sophie en fronçant les sourcils.

— Oui, ils ont des mœurs dissolues, ce sont des protestants. Bon, c'est pas tout ça mais j'dois y aller. Ça m'a fait plaisir de te revoir, Anne-So. Courage, Patrice, pour toi on trouvera peut-être un traitement un jour.

Fred se tailla illico, en flanquant de vigoureux coups de main à ses roues qui grinçaient avec l'humidité pour ne plus voir ces deux taches et arriver à l'heure à Target One. A quinze heures vingt-huit, il y était : Castor Junior défit les cordelettes qui le liaient à la Moto 1, appela Tête d'œuf qui avait vainement essayé de le contacter et comprit à ses hurlements qu'il avait intérêt à se calter encore plus vite qu'il n'était arrivé.

Trente secondes plus tard, alors qu'il longeait le parterre de pétunias roses à corolle en cornet évasé bordant la clinique de la Mouillette, la bombe explosa.

La déflagration, plus importante que prévu, souffla les vitres de la clinique et détruisit celles des voitures les plus proches. Fred fut projeté hors de son fauteuil. Deux vieux qui sortaient du bâtiment furent blessés d'éclats aux mains et au visage. Une fillette blonde insouciante, aux yeux rieurs et à la peau satinée qui mangeait de la barbe à papa en souriant à la vie pleine d'espoirs et de promesses, eut la gueule arrachée par un morceau de ferraille issu d'un horodateur qui la coupa littéralement en deux parts inégales. Son corps décapité tomba à genoux en recrachant des gerbes pourpres d'hémoglobine à deux mètres cinquante de distance pendant que Fred, rampant jusqu'à son fauteuil qu'il remit péniblement debout, cherchait à plier les gaules sans demander son reste. Au même instant, le mélange explosif instable à base de fongicides sulfatés et de produits pharmaceutiques en poudre contenu dans la poupée gonflable de la moto 2 péta à son tour, devant le Palais de Justice de Joinville cette fois. Une greffière et un avocat, qui au moment de l'explosion demandaient à une femme bizarre emmitouflée dans une couverture sur un fauteuil roulant si elle cherchait quelqu'un, furent tués sur le coup. Un type qui passait par-là fut sérieusement touché au niveau des tympanes, sa surdité lui permettant, bien des années plus tard, de devenir ingénieur du son à Taratata.

Target One et Target Two avaient été châtiées. La bande tenait sa vengeance. Les auteurs de la décision inique ayant entraîné la disgrâce financière de Fred, et les ignobles salopards de la Mouillette étant à l'origine de sa double amputation, avaient fait les frais du courroux justicier des handicapés en furie. C'est en regardant la télé le soir même depuis le squat que les trois comparses, visiblement réjouis de leur mauvais coup, comprirent à quel point leur méfait était en train de leur échapper.

« Le débat sur l'euthanasie est relancé, après le double attentat perpétré cet après-midi en plein centre-ville de Joinville. Le Palais de Justice, où le tribunal venait de condamner à six ans de prison ferme Simone Grimbier pour avoir donné la mort à son fils Jean-Bruno

lourdement handicapé, a été pris pour cible en même temps que la clinique de la Mouillette où la mère de famille avait commis l'irréparable à l'insu des médecins abasourdis. En fin d'après-midi, le S.R.P.J. de Créteil a reçu une lettre de revendication d'un groupe terroriste inconnu se faisant appeler les Combattants pour le Droit À la Mort. La police cherche actuellement à... »

Les escrocs. Des baltringues venaient de les flouer. Fred eut un doute : il se tourna vers Jean-Gilles, qui jura n'y être pour rien. Des enfoirés s'étaient fait passer pour eux ; la bonne nouvelle, c'est que cette fausse piste allait éloigner les flics sûrement définitivement. Aucun d'eux n'était au courant pour cette histoire de procès d'une mère infanticide ayant débranché son légume de trente-cinq ans en lousdé ; à vrai dire ils s'en foutaient complet de l'euthanasie, ils ne défendaient aucune cause à part la leur, ils étaient lâches et irresponsables, d'ailleurs ils étaient encore bourrés. Ils éteignirent la télé et finirent la soirée en beuglant des chansons paillardes en wolof avec leurs colocataires africains raides défoncés.

Le lendemain, la France avait peur et Jean-Pierre Pernaut aussi : en voyant les images de caméras de surveillance montrant l'implication de personnes en fauteuil roulant dans les deux explosions en Val-de-Marne, le sympathique beauf poujadiste des cambrouses en eut des sueurs froides à lui rappeler l'élection de Mitterrand. Toutes les chaînes les diffusaient, les experts commentant avec terreur et imagination alarmiste ces sordides événements : le C.D.A.M. allait-il encore frapper ? Était-ce vraiment des handicapés terroristes ou une mise en scène abjecte ? Que faire ? Où aller ? Qui croire ? Fallait-il faire confiance à la télévision française en générale et au journal de Pernaut en particulier ?

Toutes ces questions, et bien d'autres que je passerai sous silence pour ne pas vous effrayer outre-mesure, ne trouvèrent dans l'immédiat aucune réponse. Alors que les rédactions programmaient à la va-vite des émissions spéciales pour le soir et des débats passionnants sur le thème « L'euthanasie : pour ou contre ? », « La tétraplégie : in ou out ? », « Les islamistes en fauteuil : mythe ou réalité ? », et que la plupart des journalistes professionnels faisaient le 118 218 pour chopper le numéro d'une association d'invalides quelconque à inviter en plateau, les véritables responsables se la coulaient douce dans leur squat pourri. A l'entame du troisième pack de Heineken — Jo avait trouvé par hasard la cachette d'alcool des Sénégalais à l'intérieur du pigeonnier abandonné installé sur le toit —, Jean-Gilles eut l'idée la plus désolante et la plus déterminante à la fois de sa vie de merde :

— Et si on se servait de cette histoire d'euthanasie pour faire péter d'autres bombes ?

— Pour quoi faire ? demanda Jo entre deux gorgées, qui redoutaient de devoir se faire chier à les fabriquer.

— Ben, j’sais pas, pour être surpuissant, pour tout détruire, pour être les maîtres du monde et réduire à néant toute cette vermine debout qui pullule dans les rues.

— Pas con, fit Fred en prenant un air profond. On a la couverture parfaite, puisque personne se doutera que c’est nous qui faisons les attentats. Ces connards du P.D.A.M...

— D.N.A.M.

— F.L.A.M.?

— Je crois qu’c’est M.A.M.

— Non, ça c’est Alliot-Marie, coupa Fred, d’façon on s’en fout, ces cons qui sont pour l’euthanasie, quoi, ben y vont revendiquer c’qu’on fait pour se faire mousser, et nous on sera peinarads. C’est nickel comme plan.

— Je marche, fit Jean-Gilles tout excité.

— J’en suis, rajouta Jo en levant sa bière.

— Parfait, conclut Fred d’un air démoniaque. Pour le choix de nos futures cibles, ça devrait pas poser de problèmes, les candidats se bousculent au portillon. Par contre faut qu’on se trouve un nom de groupuscule terroriste.

— Les Panthères Masquées ? proposa Jo qui avait trop bu.

— Et pourquoi pas la Panthère Rose aussi ? railla Jean-Gilles. Faut un truc qui foute les chocottes, genre les Anges de l’Apocalypse.

— Des anges à roulettes, ouais, dit Fred en grimaçant. Faisons simple et efficace : les Exterminateurs.

— Les Anges Exterminateurs ?

— Les Exterminateurs Masqués ?

— Les Anges Masqués peut-être ? proposa Fred par dépit.

Un quart d’heure plus tard, faute de bière et d’idée réellement séduisante, le groupe décida d’adopter provisoirement le nom de « Work in Progress » en attendant de trouver une autre cachette d’alcool et l’illumination allant avec.

Six semaines et quatre attentats plus tard à Joinville et dans ses environs, la psychose gagnait tout le bassin parisien : l’ennemi était dans nos murs, il était fourbe, il n’avait plus de pattes, et il osait même nous prendre les meilleures places de parking au supermarché. La bande avait été créativement dévastatrice, faisant sauter une charge explosive devant un autre

hosto, pour foutre la trouille aux gens, dans les locaux du P.A.T. local pour brouiller les pistes — règlement de comptes entre handicapés ? saute d'humeur ? suicide collectif ? problème de thermostat ? — et devant une agence A.N.P.E., parce qu'on leur envoyait des courriers à la con comme quoi ils devaient trouver du boulot.

La dernière attaque avait été le point d'orgue de leur démente destructrice : un soir de beuverie aggravée, ils avaient nourri le projet saugrenu d'exploser la gueule de « cette conne de Sophie Davant », ainsi que la qualifia avec finesse Jean-Gilles en étouffant un rot. Un colis piégé avait été confectionné avec soin par Jo, et envoyé à France 2 à l'intention de la potiche matinale des semaines ternes du fonctionnaire dépressif, accessoirement hôtesse d'accueil trop souriante des leucémiques et des lépreux pendant vingt-quatre non-stop chaque année pour ce putain de Téléthon qui les rendait fous de rage. Lassés de voir les *freaks* de la maladie génétique se pavaner à longueur d'antenne en exhibant avec obscénité leur soi-disant joie de vivre pour susciter chez le connard de base l'émotion compassionnelle touchant droit au cœur du porte-monnaie, ils avaient décidé avec raison d'en finir avec cette tarée vicieuse qui ne semblait jamais plus heureuse qu'en compagnie de petits crevards chauves glapissant comme des chiots malades qu'on claquerait contre un parpaing dans un vieux sac de jute. Manque de bol, une erreur d'aiguillage — la faute d'un stagiaire daltonien qui confondait les étages — amena la mort empaquetée tout droit dans le bureau de Laurent Romejko qui était en train de lire la rubrique Sport du *Monde* avec ses lunettes pour faire sérieux. Le résultat d'une ouverture distraite fut sans appel : huit lettres, pas mieux, M, A, S, S, A, C, R, É, massacré — en charpie, le Romejko, une vraie boucherie. Alors qu'ils ignoraient toujours qui étaient les membres du C.D.A.M., qui avaient revendiqué les trois nouveaux attentats, ils eurent le bonheur de constater qu'un semblant de transmission de pensées paraissaient les relier, puisque ces derniers avaient eu le bon goût de revendiquer également l'attentat fatal à Romejko, ce qui, au vu de la cible et du mode opératoire, n'était pas gagné d'avance.

En somme, tout allait pour le mieux : l'opinion publique était terrorisée, les flics dans le flou — ils s'étaient tous les trois travestis pour aller poser leurs bombes, après avoir trouvé la cachette à déguisement des Maliens sans-papiers dans la cuve à mazout vide du squat — et leurs ennemis répartis menu en petits bouts sanglants. Rien ne pouvait les arrêter. Poursuivant sur cette lancée, Fred se résolut à faire franchir un nouveau cap aux agissements des « Panthères Exterminateurs » — il avait eu beau souligner à Jo la faute d'accord manifeste, celui-ci trouvait que ça sonnait mieux comme ça et Jean-Gilles aussi, la majorité l'avait emporté, c'est aussi ça la démocratie. Dans un souci de vengeance toujours plus poussé,

chaque membre du groupe aurait droit à un petit plaisir explosif, en rétamant une cible qui lui tenait personnellement à cœur. Pendant qu'ils réfléchissaient chacun de leur côté aux prochaines victimes, un événement en apparence mineur se produisit au Chili. La police avait arrêté un jeune tétraplégique de quinze ans qui avait fait exploser un mélange hautement inflammable dans le centre spécialisé où il était hébergé gratuitement moyennant son silence pour la somme d'expériences scientifiques diverses menées sur lui. Ce fait divers échappa totalement à leur attention, mais ne manqua pas, quelque temps plus tard, de plonger le reste du monde dans un irrépressible chaos.

Le temps de la réflexion, la bande, légèrement retardée par la mononucléose de Jean-Gilles dont la santé déjà précaire battait franchement de l'aile sans ses médicaments, planifia trois nouveaux attentats pour les fêtes de Noël. Tous avaient pris leur décision : Fred voulait réduire en bouillie Patrice, le copain abruti d'Anne-So qu'il avait encore croisé à la Poste et qui avait trouvé le moyen de lui dire qu'ils allaient emménager ensemble et acheter un pinscher, Jo désirait ardemment la complète annihilation de Mario Gomez, l'enfoiré de portos qui l'avait conduit à sa perte, et Jean-Gilles avait exprimé le souhait de raser totalement la préfecture du Val-de-Marne afin de s'en prendre avec force au pouvoir établi.

Tout s'accéléra : étaient-ce les fêtes, le fait que les gens étaient en vacances, chez eux, à regarder la télé comme des patates molles depuis leur canapé raplapla, ou le contraste saisissant entre la joie des repas de famille foireux près du sapin en plastique jauni et le carnage télévisuel représenté par ces attentats dont on retransmettait les meilleurs moments au journal en faisant frissonner d'horreur les ploucs attaquant la dinde qui comprenaient que Joinville, c'était Bagdad ? Nul ne sait : la réaction de l'opinion et des médias fut toutefois sans précédent. Durant la semaine anniversaire de la naissance du petit Jésus pour les chrétiens¹, le Val-de-Marne sombra dans la plus sanguinaire barbarie : à quelques heures d'intervalle, un type perdit ses deux jambes en promenant son pinscher, un maçon portugais trouva la mort sur un chantier de nuit et la préfecture fut méchamment détruite, à chaque fois par l'entremise nitroglycérinée d'une bombe artisanale dissimulée dans un mannequin sur fauteuil roulant. Patrice était cul-de-jatte ; Mario Gomez était mort ; la préfecture du Val-de-Marne était en miettes. La terreur se répandit aux environs du jour de l'an : les clients d'un centre commercial rossèrent salement un vieil handicapé drapé dans une couverture, croyant qu'il cachait un explosif maison. La Ligue des Droits de l'Homme porta plainte, de même que

¹ Du petit Mouloud pour les musulmans et du petit Moshé pour les juifs.

le T.I.F. (Trisomiques et Infirmes de France) qui s'en arracha les cheveux. Le C.D.A.M. reconnut sa participation dans les attentats ; les pouvoirs publics devaient réagir.

Début janvier, des handicapés furent utilisés comme kamikazes au Pakistan et en Irak. Les images du forcené chilien en fauteuil faisant sauter un institut médical circulèrent sur Internet : un Noir obèse et dépressif du Kansas reproduisit ce schéma dans son lycée spécialisé en déchiquetant une demi-douzaine de camarades. Les handicapés devenaient une menace, on ne pouvait plus leur faire confiance, les gens changeaient de trottoir quand ils en croisaient un dans la rue. La situation devenait grave. Elle l'était également pour la bande au bord de l'implosion. Le plan machiavélique de Fred avait échoué : espérant qu'Anne-So larguerait son cul-de-jatte et qu'il pourrait la récupérer, il déchantait quand il apprit par sa sœur croisée à la FNAC qu'elle allait se marier avec Patrice, la perte de ses membres inférieurs ayant semble-t-il boosté son sex appeal. Jo aussi l'avait mauvaise : le père de Mario Gomez avait attaqué en justice la société responsable du chantier où travaillait son fils au moment de sa mort et était devenu riche à millions. Quant à Jean-Gilles, c'était pire : la destruction de la préfecture l'avait rendu fou à lier. Son délire apparut nettement à ses condisciples un soir de discussion enfiévré.

— Et si on faisait péter de vrais handicapés au lieu des mannequins ? proposait-il tout à trac, impressionné par les exemples pakistanais et irakiens.

— Comment ça, « faire péter » ? demanda Jo qui se réfugiait dans l'alcool pour oublier la famille Gomez.

— On les saucissonne d'explosifs et on les fait sauter à distance, ou on les pousse à se viander manuellement.

— Comme des kamikazes à roulettes, explicita Fred, dubitatif.

— Exactement. Ça serait génial, ça ferait des images d'enfer pour la télé.

— Tu bosses pour TF1 maintenant ?

— Laisse tomber, t'as pas la fibre artistique. Je te parle de notre Grand Œuvre, là, l'occasion de faire un truc qui va marquer l'histoire du monde, en faisant sauter des handicapés on va transformer des invalides en cadavres et des valides en invalides, qu'on transformera à leur tour en cadavres, c'est la fin de la barrière du handicap, la liberté, quoi.

— Super, tu te prends pour le Malcolm X des handicapés terroristes, de mieux en mieux, commenta Fred en soupirant. Déjà que votre histoire de Panthères ça volait pas haut...

— Quoi, c'est un chouette nom, non ? s'offusqua Jo qui n'écoutait rien.

— J vous promets, ça va être mortel, dans tous les sens du terme. Vous marchez ?

— Non.

— Non plus.

Jean-Gilles marqua un temps d'arrêt. La colère montait en lui, il se sentait seul, abandonné et plein d'une énergie folle, sans limite, qu'il devait libérer, une bouffée de haine le submergea, il devint tout rouge, ses oreilles suaient la grosse goutte et il s'exclama :

— Puisque c'est comme ça je me casse, bande de lâches ! Vous n'avez rien compris, rien du tout ! Vous regretterez d'avoir mis des bâtons dans les roues au grand Jean-Gilles Carouble ! Mais vous l'emporterez pas au paradis, maudits chacals, j'veus réglerai votre compte à vous aussi !

Puis il partit dans le vrombissement étouffé et ridicule de son fauteuil motorisé en carottant un pack de bière à Jo qui somnolait et n'avait pas suivi toute sa tirade. Fred ne le retint pas ; il ne pensait plus qu'à trouver un moyen efficace pour ruiner l'existence de Patrice le-cul-de-jatte et de sa future femme Anne-So. La scission était à peine consommée entre les membres fondateurs des Panthères Exterminateurs du Val-de-Marne que, déjà, une nouvelle ère de terreur s'annonçait.

A partir de la mi-janvier, les événements devinrent extrêmement confus. Il me serait difficile de vous résumer toutes les actions extraordinaires qui se produisirent jusqu'à la fin mai ; je vais cependant m'efforcer de vous en donner un bref aperçu, afin que vous saisissiez l'ampleur du drame, tout en vous renvoyant au futur classique de Jeannot Glazoupe à paraître en septembre prochain, *La fin du monde dans un fauteuil*, Edition du Palmipède, 25,50 € TTC, qui retranscrit fidèlement cette période sombre de notre histoire avec la verve coutumière de l'auteur culte des *Chroniques du Biniou*, œuvre phare de toute une génération s'il en est, que je ne saurais par ailleurs trop vous conseiller.

A divers endroits du globe, des attentats terroristes aveugles furent menés par des handicapés. Ce furent d'abord des cas isolés, encouragés par les exemples précédents vus sur la Toile. Le C.D.A.M. ne donna plus signe de vie ; sa cause, en revanche, fut plus que jamais sur le devant de la scène. Des crevards du monde entier décidèrent de militer — très — activement pour l'euthanasie, se muant en bombes humaines qu'ils firent sauter à la face de leurs contemporains pour revendiquer haut et fort leur droit à mourir dignement.

Les explosions touchèrent en premier lieu les hôpitaux. La panique gagna l'Europe centrale ; certains établissements refusaient d'accueillir des handicapés en leur sein par crainte d'une attaque. Leucémiques, myopathes et cancéreux s'y mirent à leur tour sans qu'on sache

pourquoi : en moins d'un mois, tous les continents étaient touchés. On dénombra vingt-sept pays où des cas de « fauteuils fous », comme les médias les qualifiaient, engendrèrent d'importantes pertes matérielles et humaines. La situation devenait critique, la police était dépassée. On se mit à fouiller systématiquement les tétraplégiques. Les plaintes se multiplièrent comme les passages à tabac d'handicapés.

En mars, le problème avait pris une ampleur mondiale : encouragés par la diffusion de leurs exploits sur le web, les groupes de kamikazes impotents se livrèrent à une surenchère insensée. Désormais, chaque handicapé ambitionnait de ponctuer sa vie de merde d'une mort flamboyante. Les « fauteuils fous » devinrent des bad boys d'un nouveau genre, des trompe-la-mort respectés des hommes, admirés des femmes, et même de celles ayant tous leurs membres, à tel point que les premiers sites de groupies de ces demi-dieux du terrorisme roulant firent leur apparition. Les gouvernements étaient à la ramasse, ce mouvement spontané semblant impossible à arrêter ; les partis politiques s'accusèrent mutuellement de l'instrumentaliser à fin de récupération électorale.

Début avril, le monde se divisait en deux catégories : les invalides qui voulaient se faire sauter et les valides qui cherchaient à leur plomber la gueule avant.

Le mouvement qu'ils avaient sans le savoir inauguré dépassait maintenant totalement les trois branquignols joinvillais. Une armée de cancéreux terroristes déferla sur le monde ; les leucémiques suivirent avec des bombes vachement chiadées ; les malades s'unirent aux handicapés militant pour l'euthanasie à l'explosif, traqués à présent par des milices communales et des comités d'action citoyens visant à les éradiquer. Quinze jours après sa fondation, l'excellente association à but non-lucratif « Une balle, un tétraplégique » domiciliée en Poitou-Charentes comptait déjà vingt-cinq mille adhérents en France métropolitaine. En forêt landaise, on vit des passionnés d'armes à feu se livrer à une chasse à courre d'un genre un peu spécial : les décharges de plomb volèrent entre les branches avant de laisser place, une fois la poudre dissipée, à un terrible spectacle de fauteuils renversés aux roues tournant encore, les canons encore chauds s'abaissant avec sollicitude pour achever les résidus de bidet touchés au flanc étalés en ahanant sur l'humus tiède et les feuilles mortes.

Face à de telles dérives, la protection des bouses en fauteuil s'organisa — place aux artistes. Zazie nous gratifia d'une chanson à texte dont elle avait le secret pour prendre la défense des impotents. Raphaël, le chanteur malade écrivant comme un gosse de douze ans, signa aussitôt des paroles engagées sur la beauté des chevauchées en fauteuil roulant dans la campagne au crépuscule, parce qu'être libre, fougueux et solitaire, même sur des roulettes, c'est bien. Jamais en reste en matière de poésie urbaine, MC Solaar pondit une énième merde

de variété, qu'il persistait à désigner par des termes lui étant aussi étrangers que « rap » ou « lyrics », où il fit rimer non sans audace « fauteuil » et « cercueil », « handicapé » et « décapé » ou encore « tétraplégique » et « t'es trop tragique ». Le BHL des cités et le mirliton boiteux, à savoir Abd-el Malik et Grand Corps Malade, unirent leur platitude pour poser un slam consternant sur la tolérance en milieu urbain, le respect des différences et la paix des peuples. Enfin, Line Renaud tourna un spot de pub et fit le tour des plateaux télé, ce qu'elle faisait depuis à peu près vingt-cinq ans pour dissimuler son absence totale de talent dans quelque domaine que ce soit, pour dire « le sida, c'est moche, le handicap aussi, alors envoyez vite vos dons », regard ému, numéro de téléphone en bas de l'écran et applaudissements soutenus.

Tous cependant ne faisaient pas preuve d'une telle ouverture d'esprit. Effrayé par les handicapés et les vieilles à châte — un traumatisme infantile, rapport qu'il avait été élevé par sa grand-mère qui l'enfermait dans une huche à pain quand il était petit —, un quadragénaire sans histoire fit par mégarde sauter la cafetière du sosie officiel de sœur Emmanuelle à bout portant, au 22 long rifle, alors qu'elle stationnait en fauteuil dans un parc pour nourrir les canards qu'elle aimait beaucoup. Il balança la vieille — ou ce qu'il restait — dans la mare aux canards, et en moins d'une semaine tous les volatiles finirent par crever du typhus ou de la malaria. De la même manière, la méconnaissance de nos amis infirmes entraîna de tragiques amalgames : on vit ainsi un homme qui, croyant bien faire, confondit handicapés terroristes et petits sidaïques chauves comme on en voyait parfois à la télé. Ayant repéré une calèche qui faisait faire le tour de la Place de l'Etoile à deux d'entre eux dans le cadre de je ne sais quelle action humanitaire, ce brave homme, craignant pour la patrie en danger qui lui en est reconnaissante, eut la riche idée de les massacrer à la hache, au marteau et à la pelle — de la tri-thérapie active, efficace mais ça tachait un peu.

Sous cachetons depuis la tentative d'assassinat au colis piégé dont elle avait été victime, Sophie Davant devint paranoïaque, tout en étant durablement rongée par la culpabilité — elle ne pouvait pas regarder des *Chiffres et des Lettres* sans fondre en larmes en passant à Laurent Romejko, « le meilleur d'entre nous » comme l'avait si bien dit Patrick de Carolis à ses funérailles, l'influent directeur ayant dû rapatrier dans la foulée Patrice Laffont de son hospice azuréen pour le remplacer au pied levé. Alors que trois petits myopathes lui racontaient leurs vies moisies vers les deux heures du mat', durant un Téléthon qui prenait un bide énorme, cette brave Sophie craignit pour sa vie, les suspectant d'une attaque kamikaze.

Elle se jeta brusquement sur les mioches, enfonçant ses ongles vernis dans les yeux gonflés de Zoé, Aglaé et Philémon avant de les finir à coups de tabouret en plein direct.

Une ribambelle sans précédent d'histoires atroces remplit les colonnes des quotidiens gratuits. En Suisse, un séminaire contre la violence entre valides et invalides se termina en bagarre générale, les différents protagonistes se livrant à une rude bataille rangée sous prétexte qu'un type ayant un pied-bot leur paraissaient louche. Une Cubaine paralytique réalisa vingt-six hold-up en s'enfuyant sur son fauteuil roulant au moteur boosté. Un handicapé letton massacra des gamins à la sortie d'une maternelle, en les fauchant comme les blés juché sur sa tondeuse kittée qui montait jusqu'à soixante-dix facile en descente. A Singapour, une jeune tétraplégique cherchant à fuir des clients qui voulaient la lyncher parvint à battre le record du monde de vitesse en caddie de supermarché. Enfin, à Concarneau, la police à cran fit exploser par précaution toute la collection de chaussures chauffantes automne-hiver 2009 d'un honnête V.R.P. en fauteuil.

Les crevards se sentaient persécutés, et ils n'avaient pas tort : la goutte de sang qui fit déborder le vase de la barbarie invalidante fut distillée sur un passage à niveau sans histoire en campagne de Rueil-Malmaison. Un banal badaud à roulettes persistait à stationner à même le rail, arguant que son fauteuil s'y était bloqué, en dépit des semonces policières réitérées l'engageant à s'éloigner de la voie — non pas que les forces de l'ordre alertées par un voisin craignissent pour la santé du tétraplégique, mais par peur que ce dernier ne fasse sauter le Limoges-Poitiers de 15h22. Un périmètre de sécurité fut mis en place ; un négociateur somma le déséquilibré immobilisé à faire preuve de bon sens ; le malheureux rétorqua que son « putain de fauteuil » était coincé, exhortant vivement un « connard de flic » à venir l'aider. Personne n'osa approcher. On garda le Limoges-Poitiers en gare de Crécy-la-Carafe. Les riverains retenaient leur souffle. Le G.I.G.N. arriva. On installa des tireurs d'élite. Sur le coup des cinq heures et demie/six heures moins le quart, M.A.M. ordonna par téléphone de donner l'assaut. Trois snipers en cagoule et tenue sombre de combat comme des ninjas corses posèrent leurs doigts sur la gâchette. Le négociateur appela l'handicapé à se rendre et à ne pas faire de geste brusque ; celui-ci répondit que ça faisait « trois foutues plombs » qu'il n'avait pas bougé et coupa court à toute communication ultérieure en qualifiant, non sans grossièreté superflue, ses interlocuteurs de « complets fils de pute ».

L'issue paraissait inéluctable : au moment de tirer cependant, le premier sniper éternua, le deuxième eut une crise d'apoplexie et le dernier, juriste de formation, n'était pas convaincu de l'absolue légalité de dézinguer d'une balle dans la tête un handicapé sans arme en rase campagne. Profitant d'un moment d'hésitation, le supposé terroriste se barra en

rampant. On l'appréhenda au tazer avant de lui passer les menottes. Son fauteuil ne comportait aucune trace d'explosifs. Le train Limoges-Poitiers repartit avec trois heures de retard ; malgré la promesse solennelle de la S.N.C.F., les usagers ne furent jamais remboursés. M.A.M. se félicita qu'il n'y ait cette fois pas eu de bavure ; pour toutes les autres qui furent commises dans le reste du pays, elle jura, quasiment la larmichette au bord de la monture, qu'une « enquête serait ouverte et tous les responsables punis ». Mon cul sur la commode.

Tout allait de mal en pis : la nation était au bord du précipice.

Ministre de quelque chose sans doute sinon on la verrait pas si souvent à la télé, la catho neuneu nauséabonde Christine Boutin dut rendre des comptes sur cette situation de crise : cherchant quelqu'un qui avait les mêmes valeurs qu'elle, c'est tout naturellement qu'elle décida d'aller dans le journal de Laurence Ferrari, qui à force d'accueillir régulièrement dans son ancien job Jean-Pierre Raffarin, Valéry Giscard-d'Estaing ou Lionel Jospin — ça rime —, avait dû suivre une formation spéciale en gérontologie pour lever tout doute sur sa compétence, elle qu'on n'avait jamais vu leur proposer un verre d'eau, les rafraîchir avec un petit ventilateur, leur faire manger de la compote à la cuillère en plastique ou les torcher, ce qui paraissait peu professionnel pour une femme travaillant en permanence avec des personnes âgées ou en voie de décomposition. Les explications de Mamie Boutin tournèrent court. On exigea que le président abrège ses vacances pour remédier à ce considérable problème, lui qui avait promis monts et merveilles aux sans-pattes durant sa campagne présidentielle sans que les pauvres débris ne voient depuis rien venir.

Très mal perçu dans le milieu de la béquille et de l'assistance à domicile, le président Sac à Merde I^{er}¹ fut prévenu de la gravité de la situation alors qu'il était en vacances sur un yacht aux Seychelles, en train de siroter un curaçao bien frais en nageant dans son tee-shirt collector « F*** me, I'm famous ! » dédié par toute la famille Guetta. Ses conseillers en communication paniqués l'informèrent de l'urgence d'un retour anticipé : son ancien soutien le chanteur instable Gilbert Montagné l'avait durement mis face à ses responsabilités durant une émission de radio en direct, relayant la colère des « handicapés honnêtes qui voulaient juste pouvoir vivre décemment ». L'intervention médiatique de « ce gros con de Gilbert

¹ Dans une dépêche AFP du 14 juillet 2007, l'Elysée a fait savoir que M. Nicolas Sarkozy, président de la République, chef des armées, grand commandeur des cultes et saint patron des journalistes de droite, s'était fait sacrer empereur dans la cathédrale de Neuilly par Jean-Marie Bigard, devant un parterre d'invités V.I.P. triés sur le volet, proches, famille et patrons du CAC40 qui léchèrent le sol consacré sur le passage impérial de ses non moins impériales talonnettes. A cette occasion, il a pris pour nom d'empereur Sac à Merde I^{er}, ce qui, dicit son conseiller spécial Henri Guano qui s'y connaît vachement en merde, « convient tout à fait à sa personnalité ». Donc, avant de me faire un procès, bande de bâtards — qui que vous soyez —, lisez un peu les dépêches AFP au lieu de me chier dans les bottes.

Montagné », selon les mots mêmes du président qui, à ses heures, savait oublier la charge pesante et solennelle de ses fonctions nationales pour laisser libre cours à sa poésie naturelle, le peina profondément. Il revint aussitôt sur Paris, décidé à se lancer dans une campagne de phrases-chocs, comme il en avait l'habitude, pour se relancer.

Il était il est vrai devenu le nouvel héros des Français en traitant les gamins de cité de « racailles » et en suggérant que leurs immeubles soient passés « au Karshër ». Cette louable volonté de clarification sémantique, doublée d'un vif appel à l'éveil des consciences en matière d'hygiène domestique, avait été particulièrement appréciée au sein du petit monde de la prévention sanitaire et dans les milieux d'extrême-droite. Dans le même ordre d'idée, il qualifia les personnes handicapées de « crapules en fauteuil » qu'il comptait « nettoyer au Vaporetto ». Comme on l'imagine, ce fut un tollé dans la presse de gauche et ce qu'il restait de l'opposition ; les membres de la majorité applaudirent eux des deux mains. Les handicapés manifestèrent, avec ou sans les leurs. On leur envoya l'armée. Le président gagna six points dans les sondages, culminant à près de quarante-deux pour-cent. Henri Guano¹ lui conseilla d'en rajouter une couche. Lors d'une visite surprise devant cinquante caméras dans le commissariat le plus éloigné d'une banlieue quelconque, il traita les tétraplégiques d'« enculés ». Yves Calvi s'empara aussitôt de l'affaire dans le cadre de son émission de fin d'après-midi en cherchant de toutes ses forces à défendre « M. Le Président de la République Nicolas Sarkozy » qui était si gentil et qu'il aimait tant. Les impotents étaient fous de rage. Le président parlait comme les vrais Français, tout était transparent, « stop à l'hypocrisie » martela Nadine Morano chez Ruquier en exhibant une double rangée de perles de culture sous son sourire figé puant de démagogie politicienne rappelant celui d'une mère de famille protestante planquant son fric au Luxembourg qui donne une pièce de deux euros à un clochard accroupi devant l'église Sainte-Gertrude du Puy-en-Velay avant de lui tapoter sur l'épaule. On ne parlait que de ça, les journaux étaient en boucle. Le résultat de ce lynchage médiatique, tel qu'il fut dénoncé par Rachida Dati sur France Info, Jean-François Copé sur Direct 8 et Jean-Pierre Elkabbach dans la plupart des émissions en direct où il intervenait manu militari en téléphonant à la rédaction pour faire un scandale du tonnerre, fut connu le lendemain : plus quatre points dans le dernier sondage IFOP / Picsou Magazine.

Tout marchait comme sur des roulettes — façon de parler.

¹ Comme la merde de chauve-souris.

Trois semaines plus tard, la Journée Mondiale du Handicap du 3 mai se transforma en véritable carnage. La France fut le pays le plus sévèrement touché par les exactions d'handicapés furieux, du fait de l'activité soutenue de la bande terroriste la plus active, la désormais célèbre Secte du Panda Velu.

Fondée en février par Jean-Gilles Carouble, son Grand Panda, l'organisation indépendantiste prônait la création d'un Etat handicapé, à l'instar de l'Etat israélien, en réclamant la donation d'un territoire au Brésil, au Groenland, dans la bande de Gaza ou dans le Val-de-Marne, où, tout compte fait, le climat était plus clément. Les autorités françaises restant sourdes à son appel absurde, Jean-Gilles avait envoyé ses troupes dévaster le pays. Il chapeauta avec persuasion les membres du P.A.T. de Joinville, étendant peu à peu son influence à tous les groupes d'impotents de France et de Navarre grâce à son charisme bouleversant. Gourou reconnu et apprécié, il milita sans répit pour l'espace vital croissant des handicapés, puisque au fur et à mesure des attentats ils étaient toujours plus nombreux malgré les pertes, l'anarchie généralisée et le droit à la mort en adressant toutes sortes de courriers aux organismes les plus divers — une analyse linguistique poussée prouva qu'il était bien l'auteur des lettres du C.D.A.M., acte révélateur de sa volonté d'exister médiatiquement. Son influence fut telle sur ses disciples qu'il les persuada à porter des tee-shirts « Born to Die » et à mener des opérations terroristes sur des cibles de plus en plus délirantes, allant d'un Mc Do lui ayant refilé des frites trop molles à la maison de campagne d'Ingrid Chauvin en passant par un centre Emmaüs où logeait des bûcherons slovènes qui avaient cogné dans ses roues en faisant la queue au Monoprix. Il s'érigea en prophète du troisième millénaire, inondant blogs et forums de messages à sa gloire et de vidéos apocalyptiques où il se mettait en scène avec une ceinture de dynamite sur son fauteuil roulant, n'hésitant pas à proclamer la création immédiate d'un ordre nouveau pour les trois mille ans à venir — un calendrier basé sur sa naissance vit le jour, l'année 2009 après Jésus-Christ devenant l'an 22 après Jean-Gilles.

Le 1^{er} Loulou de Saucisson Sec¹ 22 ap. J.-G., la Journée Mondiale du Handicap battit son plein au gré des explosions. Tous les P.A.T. de France s'unirent dans l'action kamikaze : Jean-Gilles posta une vidéo enflammée où il haranguait ses soldats à roulettes, les incitant à semer la désolation « dans tous les bleds pourris de ce pays de merde ». Il ne fut pas déçu : ses ouailles s'exécutèrent, semant la désolation dans tous les bleds pourris de ce pays de merde.

¹ Peu en phase avec les principes astronomiques dont il se foutait éperdument, Jean-Gilles avait mis en place un système calendaire de douze mois de trente jours, chaque mois étant subdivisé en dix semaines de trois jours baptisés Riri, Fifi et Loulou. Sans raison cohérente connue, les mois portaient quant à eux les noms suivants : Horodateur, Tête à Claques, Sylvain Mirouf, Fistule, Saucisson Sec, Steak Tartare, Pudding au Crabe, Mange ta Soupe, Streptocoque, Pêche-Abricot, Slip Kangourou et Badaboum.

Pas plus tard qu'à dix heures moins dix sur la Nationale 22 à hauteur de Machepont-la-Villaine, quatre membres du P.A.T. sur les rotules s'associèrent pour défragmenter un bus de collégiens de Carpentras revenant d'un voyage scolaire au Parc Astérix. Dix-sept morts et une cinquantaine de blessés graves. Le lendemain, une marche silencieuse avec neuf cents gniards portant une fleur rouge dans les cheveux en signe de compassion eut lieu entre la mairie de Carpentras et le collège Flavie Flament. Le président du Conseil Général vint se recueillir une vingtaine de minutes. C'était le plus grave accident de la route — la police avait conclu à un accident — depuis 1982 avec quarante-six enfants dégomés, record dur à battre toutefois, avec un peu de chance des blessés graves restant sur le carreau permettraient de s'en approcher. On achemina les corbillards dans le gymnase du collège, où s'amassèrent des centaines de poèmes à la con et autant de vieux bouquets de fleurs. La cérémonie fut retransmise sur écran géant à l'extérieur, comme à Roland-Garros, pour les cinq mille personnes présentes. François Fillon décida d'y assister, pour voir, parce qu'il n'avait rien à faire, comme si c'était celle d'ouverture des J.O. ; le président s'était fait porté pâle, parti dans le même temps à l'enterrement d'un célèbre couturier — on n'arrêtait pas avec les enterrements ces temps-ci, on ne savait plus où donner de la tête. A la sortie du goûter funèbre, le Premier ministre eut un mot pour chaque famille de victimes, ses conseillers lui ayant préparé au préalable une petite fiche sur chaque gniard désossé ; Jean-Gilles, lui, était mort de rire devant sa télévision.

Les autres événements du 3 mai furent du même acabit ; en réponse, les milices anti-handicapés redoublèrent de violence. Dans le courant du mois, les infirmes furent dézingués en masse, stockés dans les bacs de surgelés des hypermarchés tels des vieux post-canicule. Un couvre-feu national fut décrété ; on déploya l'armée dans les villes de plus de trente mille habitants dans le but d'éradiquer la vermine tétraplégique kamikaze. Des gros moyens furent mis en œuvre. Les images d'un Chinois en fauteuil roulant seul face à un tank boulevard Malesherbes firent un buzz colossal sur le net, rappelant aux nostalgiques des parades militaires asiatiques chamarrées le bon vieux temps de la place Tienanmen. Les handicapés miraculeusement en vie furent parqués dans des centres de rétention avec des joueurs de bonneteau maliens, des féticheurs vaudous du Zimbabwe et des pickpockets bosniaques, autant pour leur propre protection que pour les garder à l'œil et essayer de les refiler en douce à un pays africain quelconque en invoquant une bête erreur d'aiguillage comme on en commettait parfois dans les locaux de France Télévision. Tel Robin des Bois ou Patrice Carmouze, Jean-Gilles devint une idole populaire. Un sondage démontra que le Carlos sur

roues était la quarante-sixième personne préférée des Français juste derrière Gustave Parking. Julien Doré, toujours au courant des tendances, se fit tatouer un fauteuil roulant sur le biceps gauche et fonda un groupe de ska punk évolutif, les « Fuckin' Bastard Jean-Gilles ».

La révolution grondait : mai 2009 était en marche.

Pendant que la planète entière s'enlisait dans la violence armée, les lycéens français arrêtaient d'aller en cours pour se tripoter dans les manifs en écoutant leur Ipod ; les étudiants firent de même, rejoignant les handicapés de tout poil en mettant Valérie Pécresse au supplice. La gourdasse Channel fut pulvérisée en voulant prendre dans ses bras un handicapé d'apparence inoffensif pour montrer à quel point elle était sympa, sans savoir qu'elle pressait contre son tailleur saumon l'expert en artillerie lourde du P.A.T. d'Aubervilliers. Comme si cela ne suffisait pas, les pêcheurs, les taxis et les routiers s'y mirent à leur tour. Une grève générale débuta en plein plan Vigie Pirate ; dans le même temps, les attentats se multiplièrent.

Mégalomane, Jean-Gilles racheta aux Chinois le « Paquebot » de Jean-Marie Le Pen pour en faire son Q.G. — depuis lequel il expédia des colis piégés aussi bien à Philippe Gildas et Claire Keim qu'à des inconnus — et s'allia avec le groupe pharmaco-industriel de Bruno Mégret, des fonds de pension américains, la branche indo-européenne des Rahéliens et le groupe Facebook des amis de Marc-Edouard Nabe — ils sont quatre. Il s'abutina avec Patrice, le mari d'Anne-So qui devint son secrétaire et plus fidèle disciple, et s'acoquina avec Micha d'Argelès, une Ouzbek sans bras qui avait été élue « Miss maladie génétique 2002 région Poitou-Charentes », amie proche de la conseillère spéciale de Ségolène Royal qui lui avait trouvé naguère un poste à la mairie. Elle était la préférée de son harem d'handicapées et par conséquent la seule à pouvoir l'appeler « mon Jean-Gillou ».

Discret jusque là, Fred devint fou : il kidnappa Anne-So, lui coupa les bras et les jambes « à la Delahousse »¹ et partit avec elle au Venezuela dans la plus totale immunité. Déçu par la République française, Jo repartit au Portugal où il fabriqua un révolutionnaire piège à morues ; il s'imposa au sein du parti communiste portugais jusqu'à être nommé porte-parole auxiliaire. Suite à une lettre anonyme de Jean-Gilles Carouble, la famille de Mario Gomez comprit que Jo n'était pas étranger à son anéantissement ; dans la plus pure tradition de la vendetta portugaise, il l'enlevèrent, l'assommèrent au marteau et le cousirent dans un sac avant de le balancer dans un fleuve portugais de leur choix.

Les chômeurs, les barmen, les Rmistes, les sans-papiers et les coiffeurs intérimaires rallièrent le mécontentement général : le 27 mai, sans avoir eu le temps de se barrer à Bora-

¹ Voir *Pétage de Plon* (p.22), excellente contribution de la grande Méthylène Craspec, notre maître à tous.

Bora en guise de Baden-Baden, le président fut destitué de ses fonctions par la force du nombre, une foule en furie envahissant le palais de l'Elysée pourtant gardé par seize mille C.R.S. parmi les plus hargneux. Désireux de voir ce qu'il y avait après la *France d'après*, les Français coururent après lui sans qu'on lui prête secours alors qu'il courait à celui — de secours — de sa femme apprêtée. Après cette phrase de merde, chassé par la populace, complètement nu, couvert de goudron, de plumes d'oie et avec une de paon dans le cul, Nicolas Sarkozy partit avec Carla, sa guitare et le petit Louis aux Etats-Unis où il se reconvertit dans la vente d'aspirateurs par téléphone, métier plus en phase avec ses réelles compétences géopolitiques et son aptitude aux hautes responsabilités.

La France allait changer. Le monde allait changer. Rien ne serait plus jamais comme avant, affirma Olivier Besancenot dans un meeting dans le Jura.

Un temps nouveau arrivait¹.

Deux semaines après ces funestes événements, une fois le calme revenu, des élections exceptionnelles furent organisées pour que le peuple choisisse son nouveau président. L'alliance surprise Arlette Laguillier / Robert Hue obtint 0,3 % des voix, les chasseurs autant, la mère Humbert² 0,4, les Verts 5, Bayrou 9, Besancenot 15 et Aubry 17 ; Jean Sarkozy — vous savez, le tas de merde sous une perruque blonde — fut élu dès le premier tour avec 53 % des votes exprimés. Patrick Devedjian, François Bégaudeau, David Douillet et Karine Lemarchand entrèrent au gouvernement.

Et tout recommença comme avant.

¹ Le mouvement mondial de colère des handicapés lourds cessa de lui-même. Un tétraplégique devint président du Guatemala. En France, la vague de fond soulevée par Jean-Gilles Carouble retomba avec sa mort prématurée, le décès du Grand Panda marquant également la fin de sa secte du Panda Velu. Près d'un mois après la Journée Mondiale du Handicap, le 5 juin — ou plutôt le 2^e Fifi de Steak Tartare — à onze heures et quart, un colis piégé lui sauta à la tronche. Le drame est qu'il s'agissait de son propre colis : confié à Patrice en vu d'être envoyé à Macha Méril, il lui avait été réexpédié faute d'un affranchissement suffisant.

² Vous savez, celle qui milita pour faire buter son fils léguminé à *Sept à Huit* et qui, une fois le poireau humain ad patres, s'empressa d'honorer sa mémoire avec le tournage d'un téléfilm pour TF1.